

XYZ. La revue de la nouvelle



Volatile

Antoine Desjardins

Numéro 126, été 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desjardins, A. (2016). Volatile. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 14–17.

Volatile

Antoine Desjardins

On ne mesure pas la qualité
de la fuite à la distance.
L'important, c'est juste
de fuir dans le bon sens.

AVEC PAS D'CASQUE

C'EST EN MARCHANT le long de la grève que je le trouvai.
L'oiseau.

Sa carcasse desséchée, décharnée, rongée de l'intérieur par un mal obscur. Son bec d'un gris bleuté, encore intact, dernier témoin de sa crémation solaire sur un grabat de galets brûlants. Sa chair roussie, mêlée au souffle fétide des algues pourries sillonnées par des milliers d'insectes abjects, dégageait une odeur qui me retourna l'estomac. À la vue de cette vulgaire épave désarticulée gisant sur les cailloux, une certitude. L'indéniable, l'irrépressible certitude de ma fin imminente, de ses phalanges de glace, me prit à la gorge. Déboussolé, je m'échouai sur la plage, le souffle court, étourdi par une volée d'idées troubles tournoyant à tire-d'aile derrière mes paupières.

Au cœur de cette tempête furieuse, une vision limpide s'ébattait dans un bain de lumière éblouissante. Un fou de Bassan solitaire, dans toute sa superbe, volait au-dessus de la plage, porté par la brise saline. Son plongeon frondeur, au milieu des rochers saillants, fendait les vagues dans de frêles éclisses d'écume. Sur son plumage humide se reflétaient des centaines d'éclats de lumière ambrée. Surgi de je ne sais où, de ma propre poitrine peut-être, son cri primitif, après un court moment d'apesanteur, déboula la falaise, me transperça de part en part.

Je me sentis soudain sous l'emprise de l'oiseau, lentement assujetti à sa puissance souveraine. Longuement, j'admيرai la netteté de ses tracés, son ombre immense déployée
14 sur les rochers, sa légèreté, comme un affront au poids de

toute chose en ce monde, la beauté de sa silhouette d'encre, chef-d'œuvre d'ombres chinoises sur toile de nuages opalins. Envoûté par l'état de grâce du volatile, je ne ressentis que plus vivement la douleur lorsque le spasme d'un électrochoc traversa ses vertèbres, les miennes.

Le fou de Bassan se tordit subitement, foudroyé en plein ciel, avant de s'écraser au sol dans un atroce son creux. Nauséeux, je m'approchai pour l'observer de près ; sa nuque légèrement dorée, ses ailes énormes, ses pattes encore souples ; sa poitrine encore bombée d'oxygène. Seules les commissures de son bec sanguinolent confirmaient qu'il était bien mort. Je voulus repartir, m'éloigner de ce cadavre encore fumant, quand un détail retint mon attention, me fit revenir sur mes pas. Son œil, bleu, vitreux, aveugle, troué par une minuscule pupille noire aux ténèbres infinies, semblait m'appeler à lui. Lorsque je plongeai le regard dans l'ombre de ce puits sans fond, saisi de vertiges, je le reconnus.

Le vide.

Terré dans les profondeurs de cet œil ignoble, il m'avait finalement retrouvé. La terreur de ce face-à-face m'arracha à cette vision, me ramena à la grève du cap Bon Ami, à cette ignoble charogne déplumée gisant sur la grève. Dans un cruel saut de l'esprit, ton visage s'imposa à moi. Me revinrent alors l'insoutenable douleur à la poitrine, le spleen des heures interminables, les idées noires. Je cherchai de plus belle un sens à ton départ, à la perte, à l'amour qui s'effrite comme un château de sable érigé trop près des vagues, à la mélancolie, aux souvenirs chaque jour plus amèrement merveilleux, au rien qui avait englouti notre vie en une bouchée, à la constante présence de ton absence. J'imaginai une fois de plus ta disparition ce matin-là, silencieuse. Sans une note sur la table, sans éclats. De voix, de vaisselle, ou de quoi que ce soit d'autre. Ni colère, ni larmes, ni adieux, ni mélodrame à l'américaine.

Rien qu'un trou.

Un abîme affreux à la gueule béante ouverte sous mes pieds, sous le plancher de notre appartement, de nos quatre pièces et demie transformées en désert, sans le moindre mirage

miroitant au loin pour m'aider à me relever, à remettre un pied devant l'autre vers quelque destination, même illusoire. Des mois durant, le quotidien m'avait traîné au bout d'une courte laisse, inanimé, me faisant racler le sol en y laissant des lambeaux de ce qu'il me restait de peau. Sans vie, sans envie, pas même celle d'une corde, d'une lame de rasoir à contre-veines. Le vide s'était lentement glissé en moi, m'avait soufflé à l'oreille ses funestes intentions. Sa présence, néfaste bien qu'insondable, ne me lâchait plus que dans le sommeil, et encore...

C'est ce qui m'avait résolu à prendre la fuite, un soir, en revenant du travail. L'instinct de survie, au moment de quitter l'autoroute, m'avait forcé à poursuivre mon chemin, à me rendre à l'évidence : il m'était impossible de rentrer à la maison ou nulle part ailleurs. Toute la soirée, toute la nuit, maintenu en éveil par le bourdonnement rassurant du moteur, je m'étais lancé vers la Gaspésie. Cerné par la noirceur, j'avais remonté le littoral en roulant à fond la caisse au bord de nombreux précipices, ma vie entre les mains du destin, un destin auquel je ne croyais guère plus qu'aux contes de fées. Aux premières lueurs de l'aube, un village fantôme. Une auberge quelconque, érigée à flanc de falaise en périphérie, m'avait ouvert les bras, chaude et maternelle. Au son régulier des vagues, je m'y étais endormi, sans me douter que je ne la quitterais plus. Les jours, les semaines, étonnamment indolores, s'étaient évanouis sous mes yeux. Sans famille, sans amis et sans emploi, j'avais progressivement appris à percevoir le monde sous un angle nouveau. Les heures me paraissaient tout aussi interminables qu'en ville, mais j'accueillais leur lenteur avec une patience insoupçonnée, étourdi, anesthésié par les paysages marins, les couleurs vives du soleil à l'aurore, le goût du poisson frais au citron, le silence à perte de vue, le réconfort de femmes esseulées qui ne t'arrivaient pas à la cheville.

Réchappé de toi.

Jusqu'à ce matin-là. La fraîcheur d'une brise pleine de promesses, sournoise. Son souffle caressant par la fenêtre entrouverte. L'envie soudaine, inhabituelle, de partir en randonnée.

Mes pieds me guidèrent sur la route, me firent dévier vers un certain sentier, descendre un grand escalier de bois jusqu'au pied du cap Bon Ami, remonter la rive jusqu'au fou de Bassan. Jusqu'au vide auquel je n'échapperais jamais plus. Abattu, j'observai la côte être avalée par l'orage, les nuages s'avancer vers moi, poussés par une force immuable. Chargée d'une odeur de fin des temps, l'averse s'abattit sur moi, les bourrasques déchaînèrent la houle qui se mit à ronger le rivage de ses mâchoires immenses.

Agenouillé sur la plage,
je hurlai à chair déployée
mon silence éperdu
d'un mutisme qui gronde.

Les poings, les os serrés,
Je priai.

Pour que d'un ultime coup de grisou s'embrase l'horizon
charbon.

Pour me volatiliser avec toi dans le souffle de l'explosion.